

HENRI DUVEYRIER

La nouvelle du suicide de M. Duveyrier nous a douloureusement surpris. Il n'avait guère plus de cinquante ans, et, quoi qu'on ait dit de sa fatigue cérébrale, elle n'était pas telle qu'il dût désespérer de se rétablir. Il correspondait encore récemment avec un de nos explorateurs africains. Rien dans ses lettres toujours précises ne révélait le moindre trouble. Il faudrait peut-être aller plus loin dans les secrets de sa vie pour expliquer une résolution si funeste, ou bien encore on devrait finir par croire que les hommes nés trop jeunes pour la gloire sont prédestinés à la mort rapide. Ils la hâtent quand elle refuse de venir.

Il n'avait que dix-neuf ans, en 1860, quand il entreprit le voyage, alors dangereux, de Laghouat à El-Goléa, et le monde savant s'occupait tout à coup de ce jeune homme qui se révélait voyageur audacieux, observateur exact, botaniste, géologue, linguiste, doué surtout d'un tact très sûr et né pour se concilier les barbares. On apprit alors qu'il était le fils d'un saint simonien de marque et l'élève de Barth. Son père, disciple d'Enfantin, ami intime et frère des Michel Chevalier, des Barrault, des Péreire, des d'Eichtal, des Urbain, des Félicien David, avait embrasé son âme d'idées généreuses, et son maître, illustre héritier de Richardson, de Denham, de Clapperton, de Lyon et de Ritchie, lui avait indiqué comme le plus beau terrain d'apostolat scientifique son propre champ d'action, le Sahara central. Il y ajoutait de sa personne un patriotisme élevé que la conquête de l'Algérie à peine achevée excitait au dévouement, et qui ne s'est jamais démenti jusqu'à sa dernière heure.

Alors, le maréchal Randon venait d'engager les premières relations de la France avec les populations sédentaires du Sahara, et même avec les farouches Touareg. Il avait fait conquérir Oargla par Sî Hamza, et les Aoulâd-Sidî-Cheikh étaient ainsi devenus notre avant-garde dans le Sud ; il avait autorisé la course hardie du capitaine de Bonnemain à Ghadamès ; il avait envoyé l'interprète Bou Derba en mission près des gens de Ghât et des Azjer, dont le chef Ikhenoukhen, esprit libéral, cœur ferme et sûr, déjà signalé à l'Angleterre par Richardson, s'était déclaré en notre faveur.

Le moment était venu d'attirer décidément du côté de la France et de retenir dans les liens d'une étroite alliance ces Azjer, les plus orientaux de tous les Touareg, établis entre la limite méridionale de notre province de Constantine et le bord septentrional du pays d'Aèr, juste au milieu des lignes de commerce qui relient Ouargla, Tunis, Tripoli au Soudan véritable, le Damergou, voisin du lac Tchad. L'Angleterre avait fait des efforts remarquables pour se les

concilier bien avant que nous eussions mis le pied en Afrique. Denham et Clapperton, qui visitèrent Ghât en 1825, leur avaient offert des présents au nom de leur gouvernement. Richardson avait passé toute l'année 1845 à Ghadamès et à Ghât, quand nous n'en étions encore qu'à réoccuper Biskra ou à batailler contre les tribus du Chélif et leurs prophètes. Il s'y était dit hautement chrétien, avait osé prêcher contre l'esclavage, s'était fait un ami de « Sa Hautesse le Sultan » Chafou, avait confirmé au Targui Hatîta son titre de « consul ingliz », s'était enfin lié d'amitié avec des Touareg de l'Aèr, dont un, Kandarka, s'était fait fort de le conduire jusque dans le Damergou. Barth, cinq ans après, avait pris Ghât pour point de départ, et avait pénétré, bien au-delà de ce Damergou, dans tout monde noir qui va du lac Tchad au Niger. Quand, de notre côté, Bou Derba parvint jusqu'à Ghât en 1853, protégé d'ailleurs par sa qualité de musulman, il y avait un quart de siècle que les Touareg Azjer entraient peu à peu dans les vues de l'Angleterre. Cependant les engagements qu'ils avaient pris avec nos adversaires commerciaux n'avaient pas encore abouti à une ligue, et il était possible de regagner le temps perdu à force d'activité et surtout d'adresse.

Duveyrier se présenta. À peine sorti de la prison où les Ksouriens d'El-Goléa l'avaient enfermé et menacé de mort, il avait exploré le sud de la Tunisie et une partie de la Tripolitaine, complétant ses connaissances techniques et son expérience des populations africaines. Il partit pour le pays des Azjer en compagnie d'un marabout targui, Sî Othman, dont la bonne foi et le dévouement à nos intérêts pourraient faire contrepoids à quelques méfaits de ses compatriotes. Rappeler avec quel succès il accomplit sa mission serait inutile. Son livre en témoigne assez, et il est dans la main de tous ceux qui s'occupent du Sahara. Seulement on a peut-être oublié qu'il y a dans ce livre bien autre chose que ce qui pouvait suffire alors aux géographes, aux historiens et aux naturalistes. Sous les renseignements très précis dont il est plein, circulaient les idées fécondes qui avaient animé Richardson et Barth et la vive espérance de faire avancer la France, au prix de n'importe quel sacrifice, dans l'Afrique du Nord. Duveyrier avait fait plus que de décrire les Azjer avec exactitude, et de construire une carte de leur pays qui reste un modèle. Il s'était concilié ce peuple sauvage ; il était devenu l'hôte préféré de son chef de guerre, le fameux Ikhenoukhen. Le vieux Targui, âgé de près de quatre-vingts ans en 1860, et qui mourut centenaire, s'était pris d'une sorte de tendresse pour ce jeune homme imberbe qui osait pénétrer seul dans ses immenses déserts, n'ayant pour arme qu'une politesse parfaite et un mépris absolu de la mort. J'ai eu la bonne fortune de découvrir dans une lettre de Sî Othman l'impression qu'il avait produite sur l'élément commerçant et maraboutique. Sî Othman ne trouvait qu'une chose à reprendre en lui, son extrême courage « Nous ne savions, dit-il, comment faire pour le retenir. »

Le traité de Ghadamès, conclu avec les Azjer par le colonel Mircher et le capitaine prince de Polignac, au nom du duc de Malakoff, fut la conséquence immédiate de ce voyage dans lequel la France avait été si heureusement représentée, et il semble bien qu'à partir de ce moment nous n'avions qu'à descendre une pente aisée vers l'Afrique centrale. Il fallait évidemment tirer parti de ce traité de Ghadamès, et tenter d'établir un commerce régulier avec les féaux d'Ikhenoukhen et de Sî Othman. Personne ne contestera, surtout aujourd'hui, que de bonnes relations avec les Azjer étaient d'un prix inestimable. Elles nous ouvraient sans combat les deux tiers de la route du Soudan. On pouvait, grâce à leur exemple et par leur intermédiaire, se concilier les Touareg de d'Aèr, leurs voisins, qui sont les maîtres d'Agadèz, la première ville du pays des noirs. Des négociations de même sorte avec les Touareg du Hoggar, dans le centre du Sahara, et avec les Aoulimidden, auraient pu suivre. En somme dès 1862, la solution du problème de la jonction de l'Algérie au Tchad et au Niger était sûre, sinon prochaine encore.

Rien de tout cela ne fut même tenté. D'abord une maladie terrible s'abattit sur le jeune explorateur dès son retour. Une fièvre typhoïde et une fièvre cérébrale ébranlèrent si fort sa santé et même sa mémoire qu'il ne put rien ajouter aux notes qu'il avait précédemment rédigées. Il en garda une tristesse profonde. Ensuite, par un revirement inexplicable, pour ne pas dire plus, le gouvernement relégua la question saharienne dans ses archives, et déçut toutes les espérances qu'il avait fait naître. Il fut de bon ton de sourire, aux approches de 1870, quand une voix s'élevait pour rappeler la politique saharienne du maréchal Randon, et plus tard l'Algérie dut se faire petite à son tour, la France étant diminuée. Une mauvaise volonté évidente découragea les voyageurs, et les Touareg n'entendant plus parler de la France la dédaignèrent. Nos adversaires leur apprirent même à la braver. Ainsi s'ouvrit la période, souillée de trahisons et de calomnies, pleine de défiances réciproques, tachée du sang le plus pur, qui restera une des plus tragiques de notre histoire africaine, et dont la fin ne se laisse pas entrevoir.

Condamné au repos par les suites de son mal, bien que son intelligence fut redevenue vigoureuse, Duveyrier passa le reste de sa vie à voir s'élever, fautes sur fautes, obstacles sur obstacles, la barrière qui nous sépare aujourd'hui du Sud. Toutes les tentatives faites pour étendre le domaine de la France dans l'Afrique sus-équatoriale étaient de sa compétence ; mais le Sahara lui appartenait en propre, et les bulletins de la Société de géographie de Paris attestent avec quelle passion il y demeurait attaché. Or, l'influence néfaste des Snousaya grandissait peu à peu dans toutes ses oasis par la complicité de notre négligence. Il en notait les progrès comme un médecin les symptômes d'un mal auquel il ne peut porter remède ; il en

ressentait une peine croissante au fond de son âme ; car les doctrines de ces anarchistes de l'Islam détruisaient plus encore que son œuvre même, toute celle de ses maîtres et prédécesseurs, cinquante ans d'efforts soutenus au profit de l'humanité. Il enregistrait d'autre part les aventures funestes, les dévouements insensés, les morts inutiles, qui multipliaient à l'envi sur toute la bordure du désert les terreurs et les vengeances. Il en composait tristement un long martyrologe : M^{lle} Tinné tuée dans la Tripolitaine, Dourneaux-Duperré tué sur la route de Ghadamès, les Pères Blancs tués sur celle d'In-Salah, la mission Flatters massacrée à Bir-Gharama, palat tué dans le Touât, Douls tué dans l'Agabli. Flatters surtout, par la nature de son entreprise autant que par sa mort, lui porta un coup sensible. Je me rappelle l'avoir vu, dans la réunion présidée par M. de Freycinet, et où la marche sur le Hoggar fut décidée, se lever pour dire : « Vous voulez vous engager dans le Sahara avec des ingénieurs sans vous être assurés d'avance des bonnes dispositions des Touareg qui le parcourent, et vous prétendez que quatre-vingts fusils suffiront à votre défense en cas de besoin. Vous ignorez ces solitudes immenses dans lesquelles les âmes les plus saines sont prises de vertige, où le nombre n'est rien, où le corps de troupes le mieux conduit peut devenir le jouet d'une poignée d'hommes agiles, habitués à la faim et à la soif, toujours prêts à combattre et à trahir. » Quand Flatters fut tombé sous un coup de lance, et quand les derniers hommes de son escorte, réduits à manger de la chair humaine, reparurent à Ouargla comme des fantômes, un voile noir s'étendit sur le Hoggar, le Tidikelt, Ghât, Ghadamès, l'Aèr et le Damergou. Le Sahara de Barth fut frappé d'interdit et Duveyrier sentit la plus belle moitié de sa vie, devenue inutile, tomber dans l'oubli.

Il y eut plus encore. On ne lui épargna pas le chagrin amer de se voir isolé, négligé même et presque évité comme un rêveur hanté d'illusions étranges. Le monde dont l'ignorance et l'imprudence avaient ruiné le grandiose projet auquel il avait donné ses meilleurs jours se retourna sourdement contre lui. On s'excusa d'avoir perdu le Sahara en répétant qu'il n'y avait rien à y faire, ou bien on déclara que la force seule pouvait l'ouvrir. Tout le reste disait-on et dit-on encore, n'est qu'une utopie dangereuse. Quand il paraissait dans un conseil, on l'écoutait toujours, mais le semblant de respect qu'on lui accordait voilait mal le parti pris de ne plus déférer à ses avis. Enseveli lentement dans un passé irrévocable, que de fois a-t-il dû se dire qu'il eût mieux valu pour lui mourir à vingt-cinq ans dans la splendeur de sa jeune gloire, quand aucune déception ne l'avait encore frappé ! Dès l'âge de vingt-cinq ans, il avait égalé ses devanciers les plus illustres, et depuis il n'avait fait qu'assister à la ruine de son œuvre comme au déclin de sa gloire. La fièvre avait été trop clémente quand elle avait lâché prise sur son corps inutile après son séjour chez les Azjer.

De là à prendre un revolver dans une heure de mélancolie et à se briser la tête au coin d'un bois, il n'y a que la distance qui sépare le découragement de la folie, et nous touchons peut-être maintenant à la cause véritable de son suicide. Il n'a pas voulu se survivre : il a trop bien compris que la France lui signifiait depuis longtemps que son rôle était terminé.

E. M.

(Journal des Débats, samedi 14 mai 1892).